Brief Nr. 203

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Neues Berner Taschenbuch**

Band (Jahr): **17 (1911)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Munchhausen un peu reservé; cependant par les demarches que vous avés fait, il ne devoit pas s'y attendre. Je souhaite du fond de mon ame que cette affaire se reussisse bientot, je m'en promets un plaisir et une satisfaction infinie.

A Dieu ne plaise donc que je vous fasse, Monsieur, le triste compliment que je vous ferois aujourd'hui, si je ne devois vous revoir jamais.

Ma mere et ma femme sont à demi mortes de fatigue; mais je me flatte que le voyage les remettra en peu de jours. Ce seront nos jours de repos.

Mille tendres compliments pour la partie de votre famille que vous quitterés et que je quitte, et mille et mille remerciments encore de la part de nous tous pour M. et Me Haller de Wildenstein.

Dieu vous conserve et vous amene, Monsieur, le plus heureusement du monde dans le pays qui sera desormais notre patrie.

Je presente bien mes respects à Madame Haller et à notre bonne amie Mlle Charlotte. Dieu vous conserve et me conserve surtout aussi votre amitié et votre bienveillance.

Brugg ce 11 Juillet 1768.

Zimmermann.

Je pars avec la joie dans le cœur.

203.

(Bern Bd. 28, Nr. 167. — Frensdorff S. 177.)

L'accablement excessif dans le quel je me trouve depuis mon arrivée à Hannover ne m'a pas permis jusqu'ici de vous ecrire comme mon devoir l'exigeoit:

Nous sommes parti de Brugg le 12 Juillet et arrivé à Hannover le 29. La moitié de notre voyage

a ete très heureuse, l'autre très malheureuse. Ma fille a eté dangereusement malade en chemin, ce qui m'a obligé de m'arreter à Darmstadt. Notre voiture fut renversée avec nous tous, et notre roue brisée sur les chemins affreux de la Hesse; notre voiture nous devint encore inutile à une lieue et demie de Gottingue, tandis qu'il pleuvoit à verse et que nous etions à l'entrée de la nuit, dans une vaste solitude et avec des jambes enflées. Mais ce qu'il y avoit de plus affreux, c'est le chemin à une lieue de Bruggen, lorsque nous venions d'Einbeck où depuis onze heures jusqu'à onze heures et demie de la nuit nous passames par un bourbier qui m'alloit jusqu'aux genoux et où nous aurions eté etouffé, si ma voiture eut eté renversée, comme elle auroit du être mille fois. Jamais les routes de ces pays-ci ont eté si affreuses avant la guerre; aussi suis-je allé depuis Basle jusqu'à Marbourg et Holzdorf avec quatre chevaux, depuis Holzdorf jusqu'à Cassel avec six, et depuis Cassel jusqu'à Hannover il m'en a fallu à toute force huit chevaux.

Je suis arrivé à Gottinguen le 26, j'y suis resté le 27 et j'en suis parti le 28. Ma mere et ma femme s'y sont plu extremement, et elles auroient souhaité d'y demeurer. En effet Gottingue est changé considerablement, embelli de tout coté autant que cela se peut, mais surtout plus agreable par une façon de vivre plus aisée, plus ouverte; l'air des etudiants même est changé de tout au tout; ils sont mis tous à la Françoise et ne portent point d'epées.

De tout coté on m'a demandé, si vous ne veniés pas à Gottingue, de tout coté j'ai repondu que cela

etoit encore incertain. Je fus faché d'apprendre par M. *Putter* que vous ne pouviés pas avoir en tout cas la Londonschenke. Arrivé à Hannover je fus curieux au supreme degré de ce que S. E. de Munchhausen me disoit de vous; mais comme cette conversation ne venoit pas sur le tapis, je l'y ai amené moi-même, en demandant à M. le Premier Ministre si Gottingue aura bientot le bonheur de vous revoir. M. le Premier repondit qu'il le souhaitoit, mais qu'il n'en croyoit rien, que vous aviés paru resolu, mais qu'il avoit encore lieu de douter de la fermeté de votre resolution. A ceci je repondis que l'impossibilité de trouver un logement convenable à Gottinguen pourroit bien vous faire balancer, mais qu'au moins à mon depart vous avés eté fermement resolu d'accepter la vocation aux conditions qui etoient connues à S. E., que par consequent j'etois persuadé qu'on pouvoit compter sur vous. — Je le souhaite de tout mon cœur, repliqua M. le Premier M., mais en ajoutant: je n'en crois rien.

Je vois M. le Premier Ministre tous les matins puisqu'il est malade d'une toux violente . . . .

N'ayant point de logement fixe encore je suis dans le plus grand embarras. Un million d'idées m'affligent et m'effrayent, mais par la grace de Dieu ma femme et ma mere se soutiennent infiniment mieux que moi. Mon voyage m'a couté beaucoup au de là des 600 ecus qui m'ont eté accordé et on m'a d'abord deduit de ma pension cent ecus pour la caisse des invalides. Je ne prevois point que je pourrai soutenir la fatigue de mon etat. En un mot j'ai le desespoir dans le cœur sur le parti que j'ai

pris. Peutêtre que j'en penserai autrement dans la suite; mais quoiqu'il en soit, je me croirai l'homme le plus heureux, si sans perte je pouvois retourner dans mon pays après quelques années; c'est à dire si en revenant à Brugg j'aurois autant que j'ai eu avant que je me suis preparé pour ce malheureux voyage.

Je vous dis tout cela en confidence, mon gracieux Patron; daignés accorder un accueil favorable à mes larmes. J'ai dejà fait mon Epitaphe, la voici: J'etois bien et pour avoir voulu être mieux, je suis ici.

Hannover ce 8 Aout 1768.

Zimmermann.

Me voilà chargé d'une commision singuliere. M. *Baldinger* m'envoye cette enorme lettre en me priant de vous la presenter si vous etiés, comme il le suppose, à Hannover, ou si vous etiés encore à Berne, de la faire partir avec la premiere poste. Il me paroit ridicule de vous envoyer de pareils paquets par la poste, mais je suppose que c'est pour quelque affaire d'importance.

Je suis instruit à fond du genre de vie qu'a mené M. Werlhof. Si j'avois jusqu'à son genie etonnant, je prefererois pourtant la situation d'un forçat à Alger à la situation de M. Werlhof. Vous savés à quoi tout cela l'a mené? 1) à une mort prematurée. 2) Pas à un denier de profit; car il n'a laissé à ses enfants que ce qu'il a gagné dans une lotterie.

204.

(Bern Bd. 28, Nr. 186. — Frensdorff S. 180.)

Hannover ce 2 Sept. 1768.

J'ai reçu hier, Monsieur et très gracieux Patron, de la main de Monsieur le Premier Ministre votre